

Il y a cinquante ans, T.S. Eliot publiait ses premiers poèmes La désintégration d'un monde démentiel

Fernand Ouellette

Volume 2, Number 2 (8), March–April 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59702ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette, F. (1960). Il y a cinquante ans, T.S. Eliot publiait ses premiers poèmes : la désintégration d'un monde démentiel. *Liberté*, 2(2), 84–88.

La désintégration d'un monde démentiel

*"Où va-t-on au sortir d'un monde démentiel?
Quelque part, de l'autre côté du désespoir."*

T. S. Eliot.

Le "monde démentiel" est une zone vaste et vaine où l'homme conscient doit veiller debout aux confins d'une *situation-limite*. Quand disparaît le courage de se mouvoir, la position contre-mur, si extrême soit-elle, n'est plus que lieu confortable et lieu de mort profonde. Passer de l'équilibre d'un point au déséquilibre d'un mouvement inconnu est le propre de quelques vivants. C'est défier l'apparence, défier le temps et son désespoir intime; c'est partir, et le départ seul est pénible. Il faut conquérir, dominer la situation-limite en la rendant transitoire parce que l'oeil n'y voit qu'une négation de la vie. Et la parole est au marcheur...

T. S. Eliot, l'Américain, incarne singulièrement le grand refus de sa génération d'expatriés. L'alcool, le sexe et l'exil semblaient les seules échappatoires qui s'offraient à l'écrivain dégoûté. L'énergie d'un jeune peuple magnifiait l'expansion industrielle. Perdus dans une grandeur factice, tous les écrivains étaient obsédés par la tradition européenne, mais Eliot est sans doute celui qui la revendiqua avec le plus de passion. La plupart des insatisfaits visiteront l'Europe, Eliot n'en revint pas. On ne répète pas un départ. Sa première métamorphose fut un changement de nationalité. Rien de négatif dans son choix, mais une grande expédition au passé de l'humanité, la lente possession de ce qui demeure présent dans un temps révolu. Nul ne peut comprendre Eliot sans savoir qu'il a voulu façonner une oeuvre qui soit la synthèse d'une durée où le temps n'est plus divisé, une durée où tout est présent dans l'instant unique du verbe poétique.

Sa première attitude, ironique, clownesque et pessimiste, rappelle certaines couleurs de Laforgue et de Corbière. Elle a le ton familier d'une conversation et le mépris de l'éloquence. Son cri

feutré libère du néo-romantisme la poésie anglaise. Chez les "méta-physiciens élizabéthains", tout particulièrement dans l'oeuvre de John Donne, il découvre la merveilleuse alchimie qui lui permet de transmuier "l'idée en sensation et la sensation en un état d'âme". Il émonde, en quelque sorte, l'artificiel du présent afin que la vie du passé puisse à nouveau se fondre dans le présent. Il dépiste dans le quotidien l'instant d'outre-temps. Même dans la noire période d'après-guerre, il demeure fidèle à la vie et disponible.

Cependant pas plus en Angleterre qu'en Amérique, l'on ne peut fuir l'antique dissolution du *moi*, l'automatisme du geste reflétant le mécanisme d'une civilisation d'usines. L'époque de la personne semble une chimère. Le *moi* perdu dans la foule se volatilise à chaque minute qui tombe, à chaque coin de rue. Ah! partir d'abord vers soi-même, ce *moi* écorché par la foule et le temps, ce moi frappé comme une pièce de cuivre par la répétition du geste, ce moi sitôt corrompu. Mais la descente au souterrain, à défaut d'une montée verticale et d'une intuition immense, est l'approche d'un pays très sombre. Se sentir désordre, oser voir le désordre autour de soi. Subir le miracle noir d'un mouvement stérile. Mesurer de pouce en pouce la démesure du désespoir, la démesure d'une ombre qui bouge devant soi. C'est le paysage d'apocalypse intérieure que découvre Henri dans la pièce d'Eliot: *La Réunion de famille*¹. C'est la fin modèle où tout commencement est vestige d'un héroïsme lointain:

On ne peut pas savoir ce qu'est l'espoir, avant de l'avoir
[perdu.
On ne sait pas ce que c'est que sentir, avant que l'espoir
[vous soit arraché,
Ou qu'on l'ait rejeté soi-même, pour se joindre à la légion
[des sans espoirs
Ignorés des autres hommes, bien que parfois ils se
[reconnaissent.

Le désespoir individuel est en définitive le film minuscule d'un drame énorme. L'inconcevable tragédie, c'est la plongée de l'humanité elle-même au fond du puits: le puits du passé, le puits du néant, le puits de la décadence. Les peuples qu'une publicité sournoise manipule, sont désaxés et broyés. Le cosmos s'en mêle. Les saisons trichent. La conflagration s'empare des fleurs et des constellations. Eliot nous a peint cette vision dans un poème, *La Terre vaine*², qui est une "épopée de la négation". Il a su s'appuyer sur la tradition pour exprimer par contraste ou par choc sa perception aiguë de la désintégration. Ainsi l'histoire

¹ *Family Reunion* (1939)

² *The Waste Land* (1922)

fut soumise à l'épreuve de la vie, ainsi le temps et l'espace racontèrent une terre au bord du gouffre. Pouvait-on animer une accumulation de moments historiques? Pouvait-on inventer la formule magique qui puisse combler l'absence d'éternel? Sur une "montagne de roc sans eau", c'est l'attente hallucinée d'un salut pour l'univers, c'est le terrible cantique de la soif:

*Ici point d'eau rien que le roc
Point d'eau le roc et la route poussiéreuse
La route qui serpente à travers la montagne
La montagne de roc sans eau...
Si seulement il y avait de l'eau parmi ces rocs...*

Toute blessure personnelle est grossie au microscope. Le relatif éclipe l'absolu. Le salut historique affronte l'égoïsme. Depuis que l'inconscience se propage, la catastrophe se prolonge. Et pourtant, un futur aéré n'est prévisible que lorsqu'une conscience collective diagnostique sa déchéance. Depuis qu'il est question de progrès constant, les dieux pullulent, les consciences se calfeutrent. Cependant le salut individuel, l'espoir d'un mouvement au-delà du mur sont liés à ce sentiment de solidarité, à cette perception d'un cancer sociologique. Par les yeux de Tirésias, devin des enfers, le seul qui ait pu remettre Ulysse sur le chemin du retour, Eliot approfondit un aspect du monde moderne: le thème d'un rythme de vie précipité et le thème de l'automatisme dégradant l'amour se fortifient l'un l'autre en contrepoint. C'est un acte de mort où deux étrangers coïncident dans un abîme d'indifférence, Et Tirésias, le personnage des légendes, est plus vivant que le couple morne. Car toujours nous voyageons dans le monde des robots. Mais qu'est-ce qu'un dialogue où les deux esprits sont des suicidés, qu'est-ce qu'une copulation où les deux corps sont muets, désespérément muets? Le néant nous encercle. L'impossible image du vide nous imbibé l'esprit. L'intellect et la sensibilité sont pourris à leur source. Il y a tant de silence, tant de distance entre deux êtres épuisés!

Le thème du temps et le thème du désastre labourent sans cesse Eliot. Le temporel est remis indéfiniment en question. Pour le lucide, il n'y a souvent que pulvérisation. Les êtres changent. De rares souvenirs persistent dans la mémoire de l'étranger, dans la mémoire de l'autre. Par convention sociale, convention d'ailleurs fort utile dans les rapports commerciaux, il faut bien s'accepter tel quel, même si de jour en jour le maquillage se transforme. Quel est ce temps scindé en passé, présent et futur? Le présent pénètre comme un poison rapide. Il sait depuis longtemps le tempo d'une agonie dévorante. Nous sommes des douloureux face à face. Long est le cercle de l'angoisse au désespoir, long et sans fenêtre le

couloir, large et haut le mur. Qui mendie la migration au-delà du présent? Dans son drame *La Réunion de famille*, Eliot trouve les morts de l'avenir, de son avenir. La situation-limite peut exploser. Nous franchissons le cercle:

Il faut te rappeler
Qu'il il y a toujours davantage: nous ne pouvons nous
[contenter
D'être les spectateurs impatients de la méchanceté ou de
[la bêtise.
 ... *Il nous faut apprendre à souffrir davantage.*

Les consciences respirent l'espace, grand vent marin mêlé d'odeurs de sapins. Qu'importe si le cercle infernal est revêcu, puisque l'immensité est proche. Ce qu'il y a de neuf, c'est la possibilité d'un mouvement. Le mouvement est libération. Mais si cette délivrance est la fin d'une paralysie, elle est aussi le commencement d'une profonde purification. Il n'y a que les délivrés qui savent assumer volontairement leur solitude. Eliot peut maintenant s'exiler dans la nuit dont parle Jean de la Croix. Dur purgatoire où l'homme ampute ses désirs vains, où l'homme soumet son esprit à la simplicité des choses, à l'humilité de sa condition. C'est un nouveau départ vers l'être. C'est l'équilibre mouvant qu'est l'accroissement de l'homme par la grâce. Tout le poème *Mercredi des Cendres*³ est témoin de cette aventure qui se continue dans *Quatre Quatuors*⁴ et dans *Le Cocktail Party*⁵.

Descends plus bas, descends seulement
Dans le monde de la solitude perpétuelle,
Un monde non monde, mais bien cela qui n'est pas monde
Obscurité interne, privation
Restitution de toute propriété
Dessication du monde du sentir
Evacuation du monde des images
C'est là l'un des deux chemins, l'autre
Etant le même, non mouvement
Mais abstention de mouvement; cependant que le monde
[se meut
Dans l'appétence, sur des voies métalliques
Du temps passé, du temps futur.

Ici, l'abstention de mouvement ne s'identifie plus à la situation-limite. C'est, en quelque sorte, la dernière étape du mou-

³ *Ash Wednesday* (1930)

⁴ *Four Quartets* (1943)

⁵ 1950.

vement, la sphère de l'action contemplative ou passive au sens bouddhique. Mouvement ou abstention de mouvement conduisent ainsi à cette purification se transcendant dans l'expiation. Il n'y a rien de moins contagieux que cette étape difficile qui nous plonge au mystère de l'humanité invisible. Dépasser le salut personnel; laisser croître en soi la hantise qui ébranle le coeur, pénétrer le cerveau; consentir à la passion du salut communautaire. Sans cette faim de rédemption cosmique, qui peut parler de purification?

La génération actuelle a peut-être délaissé T. S. Eliot. Car la solution met en fuite le curieux. Les tours de tourmente, l'exhibition camouflée sont de mode. Qu'importent les solutions! Le purgatoire d'Eliot, toutefois, n'est point la région de l'imposture. Quant au joueur, il éprouve sa liberté comme l'haltérophile de cirque démontre sa force. Que devient cette liberté, sinon un appareil de foire qui ne vaut que par sa puissance de choc ou d'éclat? Au fond, peut-être que le chemin qui va de la tourmente à l'éclatement de l'oeil n'est pas si long... On piétine tant que le courage d'un acte ne nous déchire pas, à moins que l'on ne choisisse l'immobilité ou la cécité et la fuite. Mais la solution est au bout du mouvement, notre solution; et le mouvement est déjà une solution, notre mouvement. Et T. S. Eliot s'est soumis à son mouvement même s'il débouchait dans l'amour, le détachement et le repos.

Fernand OUELLETTE